

Titre « La montre »

1. BOUTIQUE HORLOGERIE /ATELIER

INTERIEUR JOUR

C'est la fin de journée début février, le jour commence à décliner.

Une lampe éclaire faiblement la boutique. Celle d'un horloger, décor début du XX^e siècle : pendules de toutes formes et types accrochées au mur, une horloge comtoise, des coucous ...

Dans la longueur, un meuble bas servant de comptoir.

Une boîte à musique est posée dessus.

Dans l'angle, poêle à charbon.

Dans le fond un établi avec différents outils de précision.

Entre boutique et 'atelier', un petit bureau et une chaise séparent la pièce. Près du bureau, un perroquet avec 2 manteaux suspendus (un masculin en grosse laine, le second féminin noir avec col en fourrure)

Trois personnes : un client (Mr LEFÈVRE), ADELE, un apprenti (ADRIEN)

Client : âgé, barbe, bésicles, redingote noire, chapeau melon (il l'a posé sur le comptoir)

Adèle : 21 ans, jolie, blonde cheveux relevés en chignon, robe sobre claire pincée à la taille

Apprenti : 15/16 ans, vêtu modestement (pantalons large, chemise grise, gilet sans manches)

<< Incrustation « Paris - mardi 13 février 1917 » >>

ADELE prend la boîte à musique sur le comptoir, elle l'ouvre et on entend une petite musique, elle la tend ensuite au client.

ADELE

Voilà, Monsieur Lefèvre, la petite musique est réparée !

Mr LEFÈVRE

Merci Adèle ... *(puis avec beaucoup de retenue)* Alors, toujours pas de lettre de Lucien ?

ADELE

(le visage s'assombrissant et soupirant tristement)

Non, toujours pas ... Ça fait maintenant presque trois mois !

Mr LEFÈVRE fait une petite mimique de compassion.

Mr LEFÈVRE

Trois mois ce n'est pas si long, il faut garder l'espoir Adèle. À bientôt.

ADELE

Au revoir, Monsieur Lefèvre.

Mr LEFÈVRE sort.

ADELE se dirige vers le fond de la boutique et interpelle l'apprenti

ADELE

Tu peux partir, Adrien, la journée est finie ... tu n'oublieras pas d'accrocher les volets.

L'APPRENTI prend son manteau, fait un petit salut grave à ADELE et sort.
On entend le bruit des volets.

ADELE ouvre un tiroir du comptoir et saisit un paquet de lettres qu'elle met dans son sac.

A son tour elle prend son manteau, l'enfile, éteint la lampe et sort.

2. RUE PARIS

Extérieur – Soir (+Générique)

Rue peu fréquentée, trottoir étroit, pavés luisants sur la chaussée, quelques fenêtres éclairées, porte cochère sous laquelle un mendiant unijambiste est appuyé.

Il porte encore sa vieille capote militaire et son calot.

Au mur, à gauche de la porte cochère, une affiche de propagande anti-allemande est apposée.

Un réverbère éclaire la scène.

ADELE se presse.

En passant devant l'infortuné, elle s'arrête et lui donne une pièce avant de reprendre sa marche rapide (on la voit s'éloigner pendant que défile le générique).

3. APPARTEMENT INSTITUTEUR

Intérieur – Nuit

De l'appartement on ne voit que la pièce de vie qui sert à la fois de bureau, de salon et de salle à manger.

Le mobilier est composé d'une grande bibliothèque qui écrase la pièce, d'un bureau chargé de livres et divers documents, d'un globe terrestre, d'une lampe. Au mur des cartes sont affichées. Dans un coin, une table et 3 chaises.

Un vieux fauteuil dans un autre coin, un buffet sombre.

Une cheminée avec un poêle salamandre.

Différentes portes vers l'entrée, la cuisine la chambre.

La pièce n'est éclairée que par la lampe du bureau.

ADELE et l'INSTITUTEUR entrent dans la pièce.

L'INSTITUTEUR est âgé, vêtu de vêtements confortables (grosse chemise à carreaux, pantalon de velours ...).

ADELE retire son manteau et tend le paquet de lettres à l'instituteur.

L'INSTITUTEUR

(le ton léger)

Ah voici les fameuses lettres... Voyons ce qu'on peut en tirer ...

ADELE

Lisez surtout le début. La fin, ça parle d'amour.

L'INSTITUTEUR sourit, s'assoit à son bureau et chausse des lunettes pour examiner les lettres une à une, revenant en arrière de temps en temps.

Il tend une des lettres à Adèle :

L'INSTITUTEUR

Tiens, tiens ... regarde, là, ton Lucien fait un jeu de mot avec les aigles et la forêt, je reconnais bien là la tournure d'esprit de mon ancien « premier de la classe ». Il veut nous indiquer où il est sans que la censure le devine ! Il y a justement une forêt qui s'appelle la forêt de Laigue au nord-est de Compiègne. Je parie que c'est là qu'il était quand il a écrit cette lettre.

ADELE

(le visage éclairé)

Vous en êtes sûr, Monsieur Mercier ?

L'INSTITUTEUR

(hochant la tête tout en parlant)

Si ce n'était pas Lucien, je pourrais douter, mais tu le connais aussi bien que moi, s'il a écrit ça ce n'est pas pour rien, et en plus qu'est-ce que ça à voir avec le reste de sa lettre, dis-moi ? ... Bon mais maintenant que tu sais où est Lucien, qu'est-ce que tu vas en faire ?

ADELE

Je suis décidée à aller le retrouver !

L'INSTITUTEUR

(interloqué)

Mais c'est de la folie, tu sais que près du front on est en zone militaire. Les civils ne peuvent s'y rendre sans sauf-conduit dûment établi par les autorités. Tu n'iras pas loin ...

ADELE

(butée)

Je veux aller là-bas !

L'INSTITUTEUR

(essayant de la raisonner)

Tu ne mesures pas toutes les difficultés qui t'attendent... et puis si je te dis la forêt de Laigue, ça ne dit pas où précisément. Elle est grande, cette forêt.

(il se retourne et prend dans la bibliothèque un livre, le feuillette rapidement, fait descendre son doigt sur une page)

...tiens, 3800 hectares et au moins une vingtaine de villages autour. Et puis on ne sait même pas précisément où se trouve la ligne de front... et si sa section a été déplacée, depuis ... Non, non je ne peux pas te laisser aller là-bas, tu seras arrêtée avant d'être arrivée !

ADELE

(avec des sanglots dans la voix)

Je ne peux plus rester ici sans rien faire.

(silence de plusieurs secondes)

Vous ne comprenez pas... Lucien, c'est toute ma vie ! Le savoir loin de moi, le savoir en danger m'est déjà infiniment douloureux, mais ne pas avoir de nouvelles, c'est plus que ce que je peux supporter. Je veux le retrouver, je veux le tenir dans mes bras !

L'INSTITUTEUR

(ému)

Bon... Je ne te ferai pas changer d'avis ?

Adèle fait « non » de la tête.

L'INSTITUTEUR

Alors, il y a peut-être un moyen – au moins pour la première partie du voyage. J'ai un vieil ami qui travaille aux Chemins de fer du Nord, aux approvisionnements. Je sais qu'il organise des transports pour ravitailler l'armée pour tout le secteur nord. Je vais te faire une lettre pour lui, avec un peu de chance il aura bien une expédition sous quelques jours pour Compiègne ou une des gares qui alimentent le front par là.

Les yeux d'Adèle s'illuminent.

ADÈLE

Oh merci ! Merci !

L'INSTITUTEUR

Quelle folie !

Il prend du papier et commence à rédiger la lettre.

4. GARE DE RETHONDES **Extérieur – Petit matin**

Le faisceau de rails des voies de garage et un wagon arrêté.

Deux hommes ouvrent la porte du wagon.

UN DES CHEMINOTS

(après avoir ouvert la porte du wagon et s'éloignant avec son compagnon vers le wagon suivant)

Dis Gégé, tu crois qu'ça va durer encore combien d'temps, c'te guerre avec les Boches ?

(la voix baisse au fur et à mesure qu'ils s'éloignent, les derniers mots sont inaudibles)

Une silhouette furtive saute du train et s'éloigne vers la forêt voisine, on reconnaît Adèle.

5. FORÊT + RIVIERE

Extérieur – Jour

Adèle avance entre les arbres dans cette forêt dense qu'elle ne connaît pas.

Où se trouve-t-elle ? Régulièrement elle s'arrête et tourne la tête de droite à gauche, elle écoute les bruits puis repart.

Il fait froid, un petit vent vif souffle, elle frissonne.

Elle continue à marcher un peu et découvre un chemin de halage et une rivière ; sur l'autre rive, quelques maisons qui annoncent le village.

Comment traverser sans se faire remarquer ?

Elle aperçoit au loin quelques soldats qui discutent, autant les éviter !

Elle s'accroupit un peu, avance sur le chemin sans bruit, s'approche de la rivière et aperçoit une barque avec un pêcheur qui mouille sa ligne. Elle s'approche de la rive pour lui parler.

ADELE

(un peu apeurée)

Monsieur, monsieur, est-ce bien Rethondes dont on voit les premières maisons là-bas ?

LE PECHEUR

(rustre, peu aimable et renfrogné)

Ouais, ça s'aurait bien ...

ADELE

(hésitante après la rude réponse)

Excusez-moi, je ne vous ai pas dit bonjour ... Euh ... pourriez-vous m'aider à traverser la rivière ? Je dois me rendre au village pour rejoindre une amie qui m'attend.

LE PECHEUR

(après l'avoir observée un moment)

C'est possible ...

Il relève sa ligne et la range dans sa barque puis s'approche de la rive.

Adèle monte dans la barque qui est petite, en mauvais état et encombrée de matériel de pêche.

Elle s'assoit face au pêcheur qui range sa canne à pêche pour prendre les rames et commencer la traversée.

LE PECHEUR

(avec grossièreté)

Alors comme ça on vient voir en' bonne-amie à Rethondes, avec ses nippes ed' Parisienne ? À Rethondes, j'vois pas, y a qu'des paysannes.

ADELE

Si, si, elle m'attend.

LE PECHEUR

(approchant de l'autre rive)

Ah oui ? Et comment qu'é va me récompenser, la p'tite demoiselle, d'mes bons services ... hein ?

ADELE prenant soudain conscience des risques qu'elle a pris en montant dans cette barque, reste muette et tourne la tête vers le village.

Le pêcheur a arrêté de ramer mais l'embarcation sur sa lancée atteint l'autre rive.

Adèle se lève pour sauter sur la berge, le pêcheur se lève également et la saisit au passage par le poignet. Mais Adèle réagit immédiatement et de toutes ses forces elle le repousse violemment, il perd l'équilibre et tombe dans l'eau glacée de la rivière.

Elle s'enfuit sur la petite route qui mène au village.

6. RETHONDES

Extérieur – Jour

Adèle avance sur cette petite route bordée de petites maisons en pierre, typiques de cette région, mais personne ne sort, il est encore tôt. Elle décide de quitter cette rue principale et tourne dans une ruelle. Elle continue sa route regardant à droite, à gauche. Elle arrive à côté d'un petit cinéma, quelques soldats sont là, et discutent. Ils sont certainement en repos.

Quand ils voient cette jolie jeune-femme qui passe, habillée avec classe et distinction, ils la sifflent, lui sourient et essayent de l'aguicher.

UN SOLDAT

(puis les autres reprenant en chœur – entonne une chanson)

« Marguerite si tu veux faire mon bonheur ... »

ADELE effrayée est poursuivie par la chanson, elle hâte le pas et aperçoit le clocher de l'église. Soulagée elle s'y dirige rapidement, pressée de trouver un lieu plus sûr pour reprendre des forces après ses déboires et la peur.

L'église se dresse enfin devant elle, c'est un petit édifice de village accueillant.

La porte est ouverte, c'est un signe, elle pénètre à l'intérieur, heureuse d'être enfin arrivée dans un lieu protecteur. Il fait sombre, mais quelques bougies sont allumées.

7. RETHONDES EGLISE

Intérieur – Jour

Adèle est fatiguée, angoissée, elle regarde autour d'elle : plusieurs paroissiennes prient, le lieu est apaisant.

Une femme âgée sort du confessionnal et se dirige vers un banc pour se recueillir.

Adèle entre à son tour dans le confessionnal pour se confesser (et se cacher).

Dans le confessionnal, ADELE éclate en sanglots.

LE CURE

(parlant doucement)

Parlez mon enfant, n'ayez pas peur, vous êtes ici en sécurité, vous pouvez me confier vos peines, cela vous fera du bien, je vous écoute.

ADELE

(parlant très vite toujours sous l'émoi de ses dernières aventures)

Merci mon Père. Je viens de Paris, je suis arrivée tout à l'heure cachée dans un train de marchandises. Je n'ai plus de

nouvelles de mon mari depuis plusieurs mois. Je suis désespérée. J'ai tellement besoin de lui ! Un ami pense que son régiment est basé dans la région. Je suis venue pour le retrouver.

(un silence)

Mais sur le chemin, un homme a essayé d'abuser de moi, j'ai dû le pousser à l'eau pour m'échapper – j'espère qu'il ne s'est pas noyé... Ensuite, les soldats que j'ai croisés m'ont fait des avances... je ne sais plus comment ni quoi faire !

LE CURE

Calmez-vous, mon enfant, je me rends compte que votre parcours pour venir ici a été bien rude, et vous êtes une femme courageuse. Comment s'appelle votre mari ? Pouvez-vous me le décrire ? Peut-être l'ai-je vu à mes offices ?

ADELE

(ragaillardie par l'attention du curé, s'animant quand elle parle de Lucien)

Lucien, il s'appelle Lucien, c'est un grand brun, costaud aux larges épaules, mais il a peut-être bien maigri avec la guerre, et s'il a été blessé... Il est horloger, et aime beaucoup son métier. Nous sommes jeunes mariés... Je me sens si démunie, tenir la boutique d'horlogerie avec un apprenti, ne pas savoir ce que mon mari est devenu, où il se trouve avec toutes ces nouvelles alarmantes du front ...

Des larmes coulent sur ses joues.

LE CURE

(avec beaucoup de compassion)

Je vous absous mon enfant, vous avez dû vous défendre, vous avez fait tomber cet homme dans la rivière, il avait de mauvaises intentions, et ne vous inquiétez pas pour lui, je le connais et ça lui servira de leçon !

(Puis après un moment de réflexion)

Je vais vous aider, attendez-moi sur un banc en priant, je viendrai vous chercher après mes confessions.

8. RETHONDES PRESBYTERE

Intérieur – Jour

ADELE et le CURE dans la cuisine du presbytère : une table, quatre chaises, un vaisselier, une cuisinière et sur le coin de la cuisinière, une cafetière.

ADELE

(avec un triste sourire)

Vous non plus, vous n'avez pas grand-chose à manger !

LE CURE

Asseyez-vous, il me reste quand même un peu de café.

ADÈLE s'assied, LE CURÉ prépare du café.

LE CURÉ

Eh bien figurez-vous que je me souviens très bien de votre mari.

ADÈLE ouvre de grands yeux.

LE CURÉ

L'horloge de l'église s'était dérégulée. Il est monté au clocher et il a su la réparer. J'ai proposé de lui payer son travail, mais il n'a rien accepté.

(fixant Adèle)

Votre mari est un homme de cœur.

ADELE

(surprise et heureuse)

Alors c'est vrai, vous connaissez Lucien ?

(Le curé fait « Oui » de la tête et lui sourit)

Pouvez-vous m'aider à le rejoindre ?

LE CURE

S'il est en première ligne, ce sera impossible. Mais vous pourrez peut-être atteindre la deuxième ligne.

Il la détaille.

LE CURÉ

Il va falloir faire un petit sacrifice...

Le curé sort des ciseaux d'un tiroir, Adèle fait « oui » de la tête.

Plus tard.

Adèle regarde ses cheveux courts dans un miroir.

Le curé entre, apportant un uniforme de soldat.

LE CURÉ

Vous enfilerez ça, cet uniforme appartenait à un jeune aumônier qui a été démobilisé après une grave blessure.

Adèle examine l'uniforme.

LE CURÉ

J'ai aussi pensé qu'il vous fallait un guide. J'ai un de mes paroissiens dont le frère est cuisinier au 282^{ème} d'Infanterie, et qui balade sa cantine à travers les tranchées. Je vais lui demander si vous pouvez l'accompagner. À défaut de la communion, vous porterez le pain.

9. BOYAU D'ACCÈS

Extérieur – Jour

Le boyau est une tranchée étroite et sinueuse qui monte au milieu des arbres. Le cuistot chargé de gamelles avance aussi vite qu'il peut, suivi par Adèle en uniforme, portant des miches de pain.

LE CUISINIER

(essoufflé)

Voyez, m'sieur l'aumonier, faut pas croire que j'ai la vie facile ! D'abord, les obus, j'en ai ma part. Et puis quand j'arrive près des gars, la plupart du temps je me fais engueuler parce la cuistance est froide, ou parce qu'il y a des cailloux dans le pain. Ben, ça m'arrive plus souvent qu'à mon tour de me casser la gueule sur ces maudits caillebottis !

Adèle reste silencieuse, s'efforçant de suivre le cuisinier en se tordant les pieds sur le sol inégal du boyau d'accès.

On entend des bombardements au loin.

LE CUISINIER

Et voilà que les Boches remettent ça !

Tout à coup on entend un grand fracas et c'est le noir complet.

10. AMBULANCE VISIGNEUX

Intérieur / Jour

Il s'agit d'une maison de village transformée en poste de secours.

La cuisine a été convertie en salle d'intervention.

Murs sombres, éclairage rudimentaire par quelques lampes à pétrole suspendues.

Au centre, une table de ferme sert de table d'opération.

Une autre table (petite) fait office de desserte pour les instruments chirurgicaux (pinces diverses, scalpels, tuyaux, scie, flacons de diverses formes et volume...) et une importante réserve de compresses et pansements.

Des civières sur lesquelles attendent des soldats blessés ou peut-être morts, sont posées au sol un peu partout.

Du sang et des linges sanglants traînent. Le médecin a les traits tirés, on le sent épuisé, il porte un grand tablier blanc maculé de sang. L'atmosphère est lugubre.

Une infirmière (Joséphine) est à ses côtés, prête à l'assister. Elle porte elle aussi une blouse ensanglantée.

Le médecin examine Adèle, évanouie, allongée sur la table d'opération.

LE MEDECIN

Bon, voyons ce jeune aumônier... Il semblerait que son Bon Dieu n'ait guère pris soin de lui !

(il se penche, ôte le casque d'Adèle examine le cuir chevelu, la pupille des yeux en soulevant les paupières, et fronce les sourcils.)

Très bien, pas de traumatisme, juste un état de choc.

(Il lui déboutonne sa vareuse et glisse une main vers le cœur et sursaute.)

Bon sang ! Qu'est-ce qu'une femme fait sur le front, déguisée en curé, nom de dieu ?!!! Il est hors de question que j'encombre mon ambulance avec une civile, on va la remettre aux autorités.

L'infirmière s'approche et observe attentivement le visage d'ADELE.

JOSEPHINE

Docteur, si vous faites ça elle risque le peloton d'exécution, on va la considérer comme une espionne ! Confiez-la-moi, je peux la prendre chez moi, j'ai une chambre et je peux m'occuper d'elle.

LE MEDECIN

(déjà penché sur le brancard suivant)

Faites ce que vous voulez, mais je ne veux plus en entendre parler !

11. MAISON DE JOSEPHINE / CHAMBRE

Intérieur – Nuit

La chambre où repose Joséphine est petite et mansardée, une lucarne, un lit assez haut avec pied et tête de lit, chevet avec une bougie qui éclaire la pièce, une commode, une chaise, papier peint vieillot sur les murs (genre à grosses fleurs roses ou bleues), rideaux tirés. Sur la chaise le costume d'aumônier.

Adèle est étendue sur le lit, sous un édredon et semble endormie. Elle ouvre les yeux et regarde autour d'elle.

Joséphine vêtue d'une robe noire pousse la porte qui était entrebâillée et entre, elle porte un bol de soupe).

ADELE effrayée se redresse dans le lit.

JOSEPHINE

Soyez sans inquiétude, vous n'avez rien et vous êtes en sûreté ici. Vous êtes chez moi à Rethondes ... je me nomme Joséphine, j'étais avec le médecin-major quand on vous a amené à l'ambulance de Visigneux. Un obus est tombé près de vous, pourtant d'habitude ils ne tirent pas si loin ...

ADELE *(se remémorant laborieusement son aventure)*

Ah oui, la tranchée ... et le cuistot que j'accompagnais ? ...

JOSEPHINE

Hélas, mort sur le coup ... c'est lui qui a pris les éclats ... Je vous ai apporté ce potage Adèle, buvez-le et reposez-vous. Nous aurons tout notre temps pour parler demain matin.

JOSEPHINE pose le bol près ADELE et la dévisage.

JOSEPHINE *(quittant la pièce)*

N'hésitez pas à m'appeler si vous avez besoin ...

JOSEPHINE sort en refermant la porte.

12. MAISON DE JOSEPHINE /PIECE DE VIE

Intérieur – Jour

La pièce est à la fois une cuisine et le lieu de vie : au centre une grande table avec une demi-douzaine de chaises autour (mobilier rustique, costaud), contre un mur une cuisinière à bois-charbon en fonte, une casserole mijote, une cafetière est maintenue au chaud dans un coin, à côté un timbre en grès (ou ciment) sur des jambages avec un rideau devant, des casseroles dépareillées et divers instruments de cuisine sont pendus au mur, ainsi qu'une pendule. En face un buffet haut en bois foncé avec à côté une porte donnant sur un couloir. Façade sur rue : 2 fenêtres à 6 carreaux chacune, une porte d'entrée avec le haut vitré. Patères pour accrocher les vêtements, quelques cadres avec gravures (genre découpés dans revues) ...
JOSEPHINE, toujours vêtue de noir, dispose sur la table la vaisselle du petit déjeuner. On entend ADELE descendre un escalier, puis elle entre dans la pièce.

ADELE

(préoccupée)

Bonjour JOSEPHINE ... euh c'est bien ça JOSEPHINE ?

JOSEPHINE

(avec un sourire bienveillant)

Oui c'est bien ça, entrez et installez-vous ... et ces maux de tête ce matin ?

ADELE

(avec un petit sourire contrit)

Passés, enfuis, merci vous êtes une fée ... je ne sais pas où je serais si vous n'aviez pas été là ... *(elle observe la pendule ...)* je pense que je vous dois quelques explications ?

JOSEPHINE

(un peu moqueuse)

Des explications : une jeune-femme déguisée en aumônier, qui-plus-est cantinière du régiment et à moins de 2 km de la première ligne ... quoi de plus naturel !

ADELE

(soulagée par l'attitude de JOSEPHINE s'assoit et se tourne vers elle)

Je me suis mariée il y a un peu plus de 2 ans et demi, le 27 juin 1914, la veille de l'attentat de Sarajevo. Je connais Lucien depuis mon enfance, c'était mon voisin à Paris. A 12 ans nous étions déjà inséparables, on ne me voyait pas sans lui ni lui sans moi ! A mes 18 ans nous nous sommes fiancés, et pour mes 20 ans nous nous sommes mariés ... – excusez mon manque de pudeur – et je l'aime à perdre la raison ... mais la guerre nous a volé notre bonheur tout neuf ! Il est parti pour le front ... depuis je ne vis que par ses lettres. Il m'écrit parfois 3 fois dans la semaine ... mais voilà depuis 3 mois, plus rien, plus de lettre, plus de nouvelles !

JOSEPHINE

Mais comment avez-vous réussi à arriver jusqu'ici ?

ADELE

Oh, c'est une longue histoire ! Mais arrêtons de ne parler que de moi, et vous Joséphine, pourquoi ces habits de deuil, vous avez perdu un être cher, un parent ... ?

JOSEPHINE

(soudain très sombre)

... Depuis 3 ans, qui n'a pas perdu un proche ?

ADELE

(très compatissante)

Je suis désolée ... racontez-moi, si ça peut vous aider ...

JOSEPHINE

(tristement, puis retenant ses larmes)

J'ai du mal à en parler, je ne l'ai connu que quelques semaines. Pourtant tout de suite il est arrivé quelque-chose ... un courant est passé, nous nous sommes compris, il venait d'être blessé, oh très légèrement, un simple pansement ! Et puis dès qu'il le pouvait, il venait ici et nous parlions nous parlions, il refaisait le monde, et moi je l'écoutais. Et puis un soir, il m'a prise dans ses bras, et c'était naturel.

(après un long silence)

... et puis en décembre, je l'ai revu dans mon ambulance de Visigneux ... mort ...

ADELE

(soudain angoissée)

Oh mon Dieu ! ... Il venait d'où

JOSEPHINE

(hésitante)

De Paris je crois.

Les 2 femmes se regardent et se sourient tristement ...

ADELE

Comme moi.

JOSEPHINE

Comme vous.

Un temps

JOSEPHINE

Vous ne pouvez pas rester ici Adèle, vous n'arriverez à rien, sauf peut-être à perdre la vie. Rentrez chez vous c'est mieux, attendez, gardez espoir. Je vais vous aider à sortir de la zone militaire, j'ai quelques amis ...

ADELE

(résignée)

Vous avez sans doute raison, au fond j'ai eu de la chance. J'avais un porte-bonheur une montre que m'avait confectionnée Lucien comme cadeau de fiançailles ... je la lui ai confiée sur le quai de la gare, pour qu'il la garde sur son cœur ...

JOSEPHINE

(songeuse)

Vous croyez aux porte-bonneurs. Mon amant aussi y croyait ... jusqu'au jour où il l'a oubliée ...

Devant la maison de JOSEPHINE, maison de type soissonnaise avec pignons à 'pas de moineaux'. 3 marches permettent d'accéder à la rue. JOSEPHINE est toujours vêtue de la même façon, ADELE a remis les vêtements qu'elle avait en arrivant.

Un véhicule-ambulance est stationnée de l'autre côté de la rue, un homme vêtu en ambulancier attend en fumant, appuyé à la voiture.

ADELE descend l'escalier et se retourne vers JOSEPHINE. Elle lui sourit et lui presse la main avec affection et reconnaissance

ADELE

Au fait, comment saviez-vous que je m'appelle ADELE ?

JOSEPHINE tend la main et ouvre le poing qu'elle tenait serré et lui donne la montre.

ADELE ouvre la montre, y retrouve sa photo avec Lucien. Elle est dévastée. Une larme coule sur son visage,

L'ambulancier s'est mis au volant et a démarré le véhicule

ADELE échange un dernier regard avec JOSEPHINE, se retourne et court vers la voiture qui démarre.

JOSEPHINE regarde la voiture qui s'éloigne.

FIN